

5. Être pauvre

« Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera. Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? Et que pourra-t-il donner en échange de sa vie ? » (Mt 16,24-26)

Nous avons toujours la tendance, née avec le péché originel, à placer notre sécurité dans ce que nous possédons, dans ce que nous accumulons, dans la quantité de biens, de forces, de nombres que nous tenons dans nos mains. Une quantité qui ne nous satisfait jamais, qui ne sera jamais suffisante. Pourquoi ? Parce que notre cœur n'est pas fait pour se contenter de ces choses et ainsi se sentir en sécurité. Notre cœur est fait pour se sentir en sécurité et satisfait par Quelqu'un, par le Père. Pas par ce que nous possédons, mais par le Père qui nous donne tout, qui veut tout nous donner.

Quand le fils prodigue reçoit sa part d'héritage de son père, il pense qu'il est satisfait par cette *quantité* de richesse qu'il garde dans sa bourse. Il pense qu'il est en sécurité et satisfait par cet argent. Il vit de cela, de cette quantité de richesse qu'il n'a pas seulement cherchée mais qu'il a obtenue, qu'il n'a plus à chercher. Et tout s'épuise, la quantité de biens, détachée de sa source, le père, s'épuise. Alors, le fils rentre chez lui parce qu'il se souvient que son père est la source des biens dont il a besoin pour vivre, et qu'il n'est pas seulement la source pour ses deux fils, mais aussi pour tous les ouvriers et les serviteurs qui vivent et travaillent dans sa maison : « Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers » (Lc 15,17-19).

On peut posséder le monde entier, comme Satan l'a également offert à Jésus en le tentant dans le désert – « Le diable l'emmène encore sur une très haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire. Il lui dit : Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi » (Mt 4,8-9) – mais si l'on perd la relation avec le Père, source de vie, on perd tout. Si l'on perd sa vie, son âme, on n'est plus soi-même, on n'est plus le sujet de son existence, et l'on perd toute la quantité de biens qu'on croit posséder, parce qu'on n'est plus là, on n'est plus quelqu'un, on n'est plus un « je » qui possède, qui jouit, qui peut être heureux et satisfait.

Il y a quelques mois, j'ai rendu visite à une chère moniale âgée de Talavera de la Reina, Sœur Teresa. Affaiblie de corps et d'esprit, elle ne parlait presque plus depuis un certain temps, mais lorsque je suis entré dans sa chambre à l'infirmierie, elle était toute heureuse de m'accueillir. Notre dialogue a été très limité. Elle comprenait bien ce que je lui disais, mais c'était comme si elle devait à grande peine tirer ses réponses des profondeurs de sa conscience, et elle était souvent incapable de s'exprimer.

À un moment donné, je lui ai demandé ce qui lui semblait le plus important, ce sur quoi elle pensait que nous devions nous concentrer pour vivre et raviver notre vocation dans la situation actuelle. Au bout d'un moment, du fond de sa conscience, elle m'a répondu distinctement et avec conviction : « *Ser pobres!* - Être pauvre ! »

Je l'ai quittée avec la certitude que cette réponse était et est comme une parole prophétique que je devais conserver précieusement pour moi, pour l'Ordre et pour l'Église. En effet, depuis lors, je réalise de plus en plus qu'en suivant le Christ comme notre vocation nous le demande, être pauvre est une question de vie ou de mort. Une pauvreté qui n'est pas seulement matérielle, mais avant tout une disposition du cœur, une pauvreté de l'esprit, oui : un « être » : « Être pauvre ! »

Sœur Teresa vit aujourd'hui dans une extrême pauvreté : elle est totalement dépendante des soins de ses sœurs et des personnes qui s'occupent d'elle. Elle ne peut presque plus parler, et apparemment sa sérénité, sa paix, lui sont aussi enlevées, comme quelqu'un qui vit une « nuit obscure ». Mais l'amour ne lui est pas enlevé, et sa pauvreté le met encore plus en évidence.

Quelques semaines auparavant, j'avais rencontré au Vietnam, dans son monastère de Thien Phuoc, à la veille même de sa mort, une autre personne prophétique que j'ai eu la grâce de connaître et de fréquenter au cours de ces années de mon ministère : le père Maxime, presque centenaire. Lui aussi m'avait toujours rappelé la pauvreté joyeuse et amoureuse. Il m'avait dit un jour en riant : « Jésus est venu dans une crèche, mais aujourd'hui, au lieu d'être des crèches pour Jésus, nous sommes parfois des palais de Pilate ! »

Lorsque Jésus a appelé le jeune homme riche, il a clairement indiqué que la possession du trésor dans le ciel est inéluctablement liée à la pauvreté, une pauvreté qui donne, une pauvreté où le détachement de tous ses biens est demandé pour « être pauvre », pour donner à la personne une beauté qui la fait coïncider avec le don, avec l'amour et la préférence du Christ. « Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. Puis viens, suis-moi ! » (Mc 10,21).

Nous ne sommes peut-être pas assez attentifs au fait qu'en refusant cet appel, le jeune homme ne trahit pas seulement l'amour du Christ : il manque aussi d'amour pour son prochain, d'amour pour les pauvres. Car en l'aimant, Jésus lui demandait au fond de se laisser aimer jusqu'à aimer les autres comme Jésus l'aimait, comme Jésus aimait tous les pauvres. Aux yeux de Jésus, lui aussi était un pauvre qui manquait de la richesse essentielle à la vie humaine : le trésor au ciel, un trésor incorruptible, la vie éternelle.